

Revue d'Histoire littéraire de la France

Publiée par la Société d'Histoire littéraire de la France avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique, du Centre National des Lettres et de la Ville de Paris

DIRECTION
René Pomeau

Adjoint à la Direction : Sylvain Menant

COMITE DE DIRECTION

MM. Pierre-Georges Castex, Claude Pichois, René Rancœur, Mmes Madeleine Ambrière-Fargeaud, Marie-Claire Bancquart, Mireille Huchon, MM. Robert Aulotte, Michel Autrand, Jacques Bailbé, Hubert Carrier, Jean Céard, Claude Duchet, Marc Fumaroli, Robert Jouanny, Jean-Louis Lecercle, Jean Roussel, Roland Virolle, Roger Zuber.

Secrétaires de rédaction
Christiane Mervaud, Catherine Bonfils

RÉDACTION

Les manuscrits (*en double exemplaire*) et toute correspondance concernant la rédaction sont à adresser à :

M. René Pomeau, 37, avenue Lulli, 92330 Sceaux.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour compte rendu doivent être adressés *impersonnellement* à la Revue d'Histoire littéraire de la France, 112, rue Monge, B.P. 173, 75005 Paris.

ABONNEMENTS / SUBSCRIPTION 1991

	France	Étranger
Un an (6 numéros)/Annual subscription (6 issues).....	345 FF	84 US \$

Abonnements pour la France :

Les règlements doivent être libellés à l'ordre de ARMAND COLIN et adressés à :
ARMAND COLIN - B.P. 22 - 41353 Vineuil

Pour l'Étranger :

S'adresser à : *For the following countries, please contact*

Belgique, Pays-Bas, Luxembourg, Finlande, Suède, Norvège, Danemark, Irlande, Islande, Royaume-Uni : C.C.L.S., rue César Franck, 53-55, B-1050 Bruxelles, Belgique.

Espagne : Dipsa, C/la Florida, 6/8, 08120 La Llagosta, España

Italie : Masson Italia Periodici, Via Statuto 2/4, 20121 Milano, Italia

Suisse : Crispa S.A., Avenue Beauregard 12, CH-1701 Fribourg, Suisse

Europe (autres pays que ceux cités ci-dessus) : Afrique, Asie, Australie, Nouvelle-Zélande, U.S.A., Canada, Brésil, Porto-Rico : Masson S.A., Avenue Beauregard 12, CH-1701 Fribourg, Suisse

Amérique du Sud (sauf Brésil), Amérique Centrale (sauf Porto-Rico) : Masson S.A., Balmes 151, E-08008 Barcelona, Espagne

• Les abonnements sont mis en service dans un délai de quatre semaines après réception de la commande et du règlement/
Subscriptions begin four weeks following receipt of payment.

• Les abonnements partent du premier numéro de l'année/
Subscriptions begin with the first issue of calendar year

• Les réclamations pour les numéros non reçus doivent parvenir dans un délai maximum de six mois/
Claims may be submitted to the publisher for missing issues for a period of 6 months after publication of each individual issue.

Points de vente de la Revue :

Le numéro de l'année courante (et des années parues) : 120 F

Les numéros spéciaux doubles et bibliographie : 250 F

• Notre Revue est disponible ou peut être commandée chez les libraires suivants :

Paris : Boutique des Cahiers, FNAC Montparnasse, La Hune, PUF (Bd. Saint-Michel). — Caen : J.-C. Marie, Brouillon de culture. — Dijon : Librairie de l'Université. — Grenoble : Arthaud, Librairie de l'Université. — Lille : Meura, Furet du Nord. — Lyon : La Proue. — Montpellier : Sauramps. — Pau : Tonnet. — Strasbourg : FNAC. — Toulouse : Librairie des Facultés. — Tours : Boîtes à livres.

• La Revue peut en outre être commandée directement à l'éditeur :
Armand Colin, B.P. 22, 41353 Vineuil.

REVUE

D'HISTOIRE

LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

JUILLET-OCTOBRE 1991

91^e ANNÉE - N° 4-5

Sommaire

ARTICLES

R. POMEAU	: Avant-propos	571
	Poésie	
R. PICKERING	: Valéry, les deux poétiques de <i>Charmes</i>	573
C. CAMELIN	: Saint-John Perse lecteur de Pindare	591
R. CONDAT	: Une énigme d' <i>Amers</i>	612
J.-P. MARTIN	: L'Écriture de soi traversée par l'histoire : <i>Épreuves, Exorcismes</i> d'Henri Michaux	619
	Fiction	
M. MIGUET-OLLAGNIER	: Le Jeu du dompteur dans <i>Sodome et Gomorrhe</i>	634
J. BLANCART-CASSOU	: Jeux de miroirs dans le théâtre de Michel de Ghelderode	661
G. TALON	: Un aspect original des <i>Antimémoires</i> de Malraux : le retour du baron de Clappique	672
L. KORTHALS ALTES	: Un mytique en trompe-l'œil : <i>Le Roi des aulnes</i> de Michel Tournier	677
	Philosophie et critique	
J.-P. LE BOULER	: Georges Bataille et la Société des anciens textes français : deux « échecs sinistres » (1925-1926)	691
J.-F. FOURNY	: Bataille et Bergson	704
É. MOROT-SIR	: Liberté et totalité : le paradoxe sartrien de l'écriture	718
S. BERTHO	: L'Attente postmoderne	735

NOTES ET DOCUMENTS

J. DUBU	: Racine dans l'esprit de la duchesse d'Orléans	744
R. POIRIER	: Une lettre inédite de Saint-Lambert à Madame du Châtelet	747
S. DAVIES	: Voltaire et le <i>Voltaire</i>	756
A. VANDEGANS	: Une réaction négative à la <i>Vie de Rancé</i> en Belgique	761

COMPTES RENDUS

A. ESPIAU DE LA MAESTRE, Anthropomorphisme et Métaphorique (M. AUTRAND), 766. — A. CARANFA, Claudel, Beauty and Grace (M. AUTRAND), 768. — ALAIN, De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées (M. RIEUNEAU), 768. — A. GIDE-A. RUYTERS, Correspondance 1895-1906, 1907-1950 (P. DETHURENS), 769. — A. GIDE-J. COPEAU, Correspondance, tome II (D. MOUTOTE), 770. — M. PROUST, Bricquebec, prototype d'« À l'ombre des jeunes filles en fleur » (B. BRUN), 772. — S. STERN, Swann's Way (B. BRUN), 772. — A. COMPAGNON, Proust entre deux siècles (B. BRUN), 773. — B. HOENIG WINZ, The World of Suffering in « A la recherche du temps perdu » (P. L. REY), 774. — D. JULLIEN, Proust et ses modèles (J. MERTES-GLEIZE), 774. — L. FRAISSE, Le

règle de l'énumération, mais qui mériterait d'être appelée tout aussi bien règle de la totalisation. Descartes la formule ainsi : « faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. » Sartre a légèrement corrigé la règle cartésienne en reconnaissant que ces revues générales sont toujours provisoires et toujours à renommer.

En bref, Jean-Paul Sartre, philosophe-écrivain, a totalisé pour notre siècle. Plus que le témoin-inévitable, comme on l'a dit d'André Gide, il fut l'écrivain innombrable.

EDOUARD MOROT-SIR.

L'ATTENTE POSTMODERNE À PROPOS DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN FRANCE

En 1633, Charles Sorel publie un livre au titre curieux, *L'Anti-roman* ; il s'agit là d'un roman réaliste et comique, connu encore sous le nom de *Le Berger extravagant*, et qui occupe la même position par rapport à *L'Astrée* que le *Don Quichotte* par rapport à *Amadis* : *L'Anti-roman* est une satire du roman pastoral, il nous met en garde contre les invraisemblances d'un monde féérique, il nous rappelle à la réalité : « je considère tout ce qui est au monde et je l'écris comme je le vois ». Sorel prépare ainsi la voie au grand roman réaliste à la Balzac.

Quelle surprise, dès lors, quand on constate que quelque trois cents ans plus tard, le même terme réapparaît sous la plume de ceux qui, comme Robbe-Grillet et Ricardou, cherchent précisément à discréditer le roman balzacien. Dans les années soixante, c'est à Balzac qu'on reprochera l'invraisemblance du narrateur omniscient pour lui opposer un anti-roman, non plus au nom d'un réalisme devenu insaisissable et suspect, mais au nom d'une structure langagière rigoureuse et d'un regard partiel et fragmenté qui se cache derrière le langage.

Mais aujourd'hui, où en est l'anti-roman ? Pouvons-nous en poursuivre les curieux avatars au-delà des années 60/70 ? Il semble bien que non. Et ceci est très curieux. Tout le monde parle aujourd'hui du retour massif de la narration ; *La Quinzaine littéraire* (n° 532, 1989) a ouvert sa grande enquête auprès des jeunes écrivains contemporains par une question sur le « retour du récit », et pourtant personne n'éprouve le besoin de parler d'anti-roman. On n'en parle pas parce qu'on ne s'oppose pas à la généra-

La littérature française a toujours aimé s'entourer de théories, se faire courtiser par les théoriciens. De Du Bellay à Valéry, de Corneille à Robbe-Grillet, chaque écrivain était son propre théoricien – pour ne pas parler des professionnels qui, de surcroît, accompagnaient et observaient l'activité créatrice des auteurs. Et aujourd'hui ? Le silence. La théorie, si florissante dans les années 60/70 qu'on l'accusa d'avoir fait de la littérature son banc d'essai, se tait. Les maîtres à penser des années soixante-dix ont disparu (Barthes, Lacan, Foucault, Althusser), ils restent silencieux (Deleuze, Strauss, Greimas) ou se tourment vers d'autres domaines (Deleuze, Sollers, Kristeva, Todorov). Les débats restent intenses dans un seul domaine, semble-t-il, celui de la philosophie, et c'est là que certaines autorités se confirment (Lyotard, Derrida, Deleuze) ; mais ces débats tourment autour d'autres sujets : l'éthique, l'esthétique – peinture et cinéma –, le politique. Les philosophes, aujourd'hui, ne parlent guère de littérature¹.

D'où vient cette désaffection de la théorie, voire ce sentiment de jubilation face à l'échec de la théorie ? Elle s'explique aisément : son élan aura été trop vif dans les années soixante-dix. La théorie, disent certains aujourd'hui, se fit terroriste ; elle a été en effet, écrit par exemple Alain Nadaud dans la revue *L'Infini* (n° 19, 1987, p. 4), « à l'origine d'un formidable souffle, qui a fait voler en éclats tout un tas de vieilleseries, mais a provoqué aussi, par contrecoup, quelques ravages dans l'imaginaire de notre temps ». La théorie a appauvri l'imaginaire, nous ne nous en sommes pas encore remis, nos activités sont devenues, selon Pierre Nora qui dirige la revue *Le Débat*, « au mieux ludiques, au pire futiles » (n° 60, 1990, p. 5).

Les événements en Europe de l'Est aidant, un sentiment général de libération semble s'emparer des milieux intellectuels. C'est la déroute complète de toute littérature engagée et celui qui n'a pas pris le cap à temps pour devenir, de structuraliste, humaniste, comme Todorov, ou de maoïste, métaphysique, comme Sollers, se sent désemparé et ridicule. Le combat idéologique ne se poursuit, semble-t-il, que dans un seul domaine, qui n'a pas été touché par les

corrélatifs idéologiques des années quatre-vingts, celui du féminisme. Et ceci est tout à fait significatif. Là où l'existentialisme des années cinquante mettait en valeur des idéologies collectives, et là où le structuralisme des années soixante-dix pouvait être rattaché, malgré lui peut-être, à l'optimisme des technocrates, la lutte féministe, ainsi Hélène Cixous, insiste sur des valeurs radicalement différentes. Elle peut en partie coïncider avec l'effort contemporain de retrouver et de guérir cet imaginaire que les idéologies et l'abstraction avaient mutilé.

Mais il est temps, sans doute, de parler de la littérature. Je viens de mentionner les maîtres à penser des années soixante-dix : que sont devenus les grands écrivains de cette période ? La théorie ne cache plus les individus, son silence permet de découvrir, derrière les œuvres, les auteurs. Le retour du sujet, qui n'existe que doté de son imaginaire, va automatiquement de pair avec le retour du récit. L'écriture semble redevenir le lieu d'une aventure humaine. C'est ce que démontre l'œuvre de ceux qu'on appelle parfois d'ores et déjà les « classiques » de la nouvelle génération, Yourcenar et Tournier ; et ce qui est sans doute plus symptomatique encore, les grands écrivains de l'avant-garde des années soixante-dix deviennent vingt ans plus tard, des hommes et des femmes qui se rapprochent du lecteur, qui s'ouvrent à lui à travers des récits autobiographiques.

Robbe-Grillet, l'ancien pape du Nouveau Roman, est sans doute l'exemple le plus spectaculaire de cette évolution. Dans *Le Miroir qui revient* (1984) ou dans *Angélique et l'enchantement* (1987), c'est bien ce sujet, ce moi, honni pendant une vingtaine d'années, qui se trouve donné comme étant au centre de l'œuvre et des préoccupations de son auteur, scandaleux aveu de la part de celui qui dans ses écrits théoriques de naguère se faisait le pourfendeur de l'intériorité et de la profondeur :

Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi. Comme c'était de l'intérieur, on ne s'en est guère aperçu. Heureusement. Car je viens là, en deux lignes, de prononcer trois termes suspects, honteux, déplorables, sur lesquels j'ai largement concouru à jeter le discrédit et qui suffiront, demain encore, à me faire condamner par plusieurs de mes pairs et la plupart de mes descendants : « moi », « intérieur », « parler de » (*Le Miroir qui revient*, p. 10).

Pourtant le retour à un je explicite ne signifie pas du tout ici le retour au modèle balzacien ; les souvenirs personnels s'entrecroisent ou se confondent avec une installation au centre d'un monde.

1. On signalera bien entendu quelques exceptions notables : Henri Maldiney qui s'intéresse en particulier à la poésie contemporaine, ou Vincent Descombes qui a consacré une étude à Proust, *Philosophie du roman*, Minuit, 1987.

prend en charge. Le moi qu'inscrivent Robbe-Grillet ou Duras n'est pas un sujet plein, fermé, centré sur la biographie personnelle ou familiale, mais ouvert et mouvant, traversé par d'autres existences, fictionnelles, mythiques ou fantasmatiques qui composent alors tout autant de récits : « L'histoire de ma vie n'existe pas, écrit Marguerite Duras dans *L'Amant* (1984). Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre, pas de chemin, pas de ligne » (p. 14). L'autobiographie n'est plus jamais aujourd'hui ce qu'elle était chez les Modernes : la quête de la vérité, d'un sens unifié, de valeurs.

On se rappelle que l'apparition du Nouveau Roman, au cours des années 50, était indissolublement liée à une maison d'édition, les Éditions de Minuit à Paris. Et bien que Jérôme Lindon, le légendaire directeur de cette maison qui avait publié Beckett, Butor, Simon, Robbe-Grillet, Duras, Pinget, Sarraute, etc., proteste, la presse suggère qu'après avoir été l'artisan du Nouveau Roman, il est en train de lancer un Nouveau Nouveau Roman avec une nouvelle génération d'écrivains : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Patrick Deville, François Bon, Christian Oster². Lindon parle à leur propos de romans « impassibles » : « ça n'est pas l'équivalent d'insensible, qui n'éprouve rien ; cela signifie précisément le contraire : qu'on ne trahit pas ses émotions » (*La Quinzaine littéraire*, 532, 1989, p. 34). Mais n'y a-t-il pas là une contradiction ? Au moment où les médias célèbrent le retour au sujet, où les Nouveaux Romanciers « réhumanisent » leurs œuvres, d'autres, les jeunes, se permettent d'être impassibles ? On pourrait avancer deux réponses : d'une part, on dira que pour la nouvelle génération le retour au sujet passe par le retour au récit : c'est en narrativisant la littérature que l'on crée les conditions nécessaires à la résurgence du sujet ! Le sujet naît du récit, le sujet naît après le récit. D'autre part, on avancera que l'époque contemporaine ayant récusé la théorie, tout redevient possible, même les contradictions les plus radicales. La théorie unifie en reléguant dans l'ombre ce qui ne lui convient pas ; en revanche, l'absence de théorie permet la coexistence et la diversification, puisqu'elle exclut aussi bien le monolithisme de certaines tendances que le jugement de valeur. Il n'y aurait plus, en principe, de littérature de gauche et de droite, bonne ou mauvaise, élitiste ou populaire.

2. Patrick Deville, *Cordon bleu*, 1987, *Longue-vue*, 1988 ; François Bon, *Le Crime de Buzon*, 1986, *Décor ciment*, 1988 ; Christian Oster, *Volley-ball*, 1989. Pour Toussaint et Echenoz, voir plus loin.

Après les tentatives pathétiques de Sartre, de Beckett, et même de Claude Simon pour situer l'homme dans le monde et lui accorder une cause ou un sens, Echenoz et Toussaint procèdent de manière extrêmement prudente : comment sauver le récit, dans ce vaste champ de ruines, au milieu de ces anti-romans que constituent les avant-gardes européennes et en particulier parisiennes ? Il faut remettre un à un les morceaux du puzzle à leur place afin que le sujet et le sens puissent un jour apparaître. Début d'un immense travail ! Jean-Philippe Toussaint reconstruit des récits élémentaires, presque nuls, comme on en trouverait parmi les exemples donnés dans les manuels de narratologie et de grammaire textuel. Ainsi dans *La Salle de bain* (1985), son premier et déjà célèbre roman : un jeune homme « de vingt-sept ans, bientôt vingt-huit », s'installe dans la baignoire de son appartement parisien, où il reçoit parfois les visites d'une amie au nom androgyne d'Edmondsson. Il part brusquement pour Venise, s'enferme à l'hôtel où il poursuit sa vie indifférente et contemplative, joue aux fléchettes, suit des matchs de football à la télévision, lit *Les Pensées* de Pascal en anglais, puis finit par regagner Paris, et la salle de bain, pour en sortir à nouveau... La réflexion du narrateur sur l'irréversible écoulement du temps se dissimule ici sous des dehors légers et ironiques, le métaphysique s'inscrit dans un dépouillement radical, le pathos est parfaitement occulté : « Console-moi » demande simplement le narrateur à Edmondsson.

Jean Echenoz, quant à lui, semble avoir opté pour une autre voie : chez lui, l'action est riche, baroque même, ainsi dans *L'Équipée malaise*, parodie du roman d'aventures, paru en 1986. Mais l'intrigue qui devait sous-tendre ces aventures variées est défectueuse, elle contient des trous, des absences. Le lecteur est saisi de malaise, ne sachant pourquoi on lui offre des détails sur les états d'âme d'un chauffeur de taxi dont il ne sera plus question ensuite, et pourquoi, dans un roman d'apparence réaliste, on lui refuse des informations cruciales, comme par exemple la parenté entre le colon et le trafiquant d'armes. Pourtant Echenoz n'entend pas par là détruire le roman comme ses prédécesseurs. Le jeu subversif avec les codes et les conventions romanesques, leur réécriture ironique, apparaissent au contraire comme une tentative, à la fois prudente et ludique, pour revaloriser ce que le roman avait perdu : l'intrigue.

Et c'est en invoquant de nouveau l'absence de théorie, et la liberté, la coexistence de valeurs contradictoires qui s'ensuivent,

qu'il faudra citer pour compléter ce panorama, trois noms : Morand, Sollers, Perec. Des abîmes semblent les séparer, mais on parle, on reparle, de ces trois écrivains. Ils font partie de notre horizon aujourd'hui. De son vivant, George Perec fut surtout connu comme le maître prodigieux de contraintes formelles, qui réussit par exemple à écrire un roman où la voyelle *e* ne figure pas une seule fois. Mais après sa mort prématurée, il survit, beaucoup plus que son ami et maître Raymond Queneau ; il redevient, il devient autrement, actuel : comme un écrivain en quête du réel, habité et harcelé par une inquiétude profonde au sujet du monde réel, de ses objets, et de leur possible mise en situation narrative.

Paul Morand, ancien ambassadeur sous Vichy, voué au silence après 1945, mort en 1976, ressurgit avec force depuis quelques années, grâce aux qualités de son style, rapide, nerveux, coloré, grâce aussi à un curieux mélange d'amoralité décadente et de joie de vivre :

Écrire me paraissait la forme la plus naturelle de l'appétit, de la jeunesse, de la santé. Je ne doutais pas qu'un livre, même léger de ton, pût engager vis-à-vis du public et de soi-même. Je ne pensais à rien du tout, et s'il m'arrivait parfois de penser, c'était le contraire de ma vraie pensée qu'il me paraissait « amusant » d'exprimer. (*Ouvert la nuit*, p. 6).

Désengagement, certes, mais avec une désinvolture, une impertinence qui devait choquer, non seulement les « vieux messieurs d'avant la Grande Guerre », mais encore les contemporains de Sartre, voire de Robbe-Grillet. Paul Morand, dont le premier livre a été préfacé par Proust, n'en finit pas, à la fois, d'agacer et de fasciner.

C'est un autre désengagement, une autre espèce de frivolité qui caractérise les dernières œuvres de Philippe Sollers³. Le chemin semble être long de *Tel Quel*, revue gauchiste dont les rédacteurs ont fait le pèlerinage de la Chine, à *L'Infini*, revue postmoderne qui publie des textes érotiques aussi bien que des textes religieux. Ce changement, qui aurait pu avoir les apparences d'un opportunisme, les passages épicés érotiques, les diatribes contre certains

3. Par « dernières œuvres », nous entendons les six romans que Sollers a publié entre 1983 et 1991, de *Femmes à La Fête à Venise*, tous publiés chez Gallimard. Malgré l'unité du ton, des modifications et des glissements thématiques sont bien entendu perceptibles d'un roman à l'autre. Dans le dernier texte, on observera en particulier l'importance des allusions à la peinture (Watteau notamment) et cette préoccupation pourrait bien être, d'une manière plus générale, l'une des caractéristiques de la littérature contemporaine.

intellectuels que l'on rencontre dans ses romans récents, tout cela bien entendu ne lui vaut pas que des amis. Il serait mesquin cependant de ne pas admettre que la vitesse de la narration est séduisante, que ce mélange joyeux (que certains qualifieront sans doute de scandaleux) de frivolité et de métaphysique, d'esthétique et de morale exprime à merveille une certaine condition contemporaine, ce qu'on appelle parfois « l'air du temps ».

Une constatation s'impose encore, qu'il s'agisse de la Nouvelle Génération ou de ses prédécesseurs : la littérature aujourd'hui, dans le prolongement donc des années 50/60, semble avoir définitivement aboli ce que Julien Gracq (*Préférences*, 1961, p. 101-102) appelait « la plante humaine », un homme non coupé du tragique mais pourtant « réaccordé magiquement aux forces de la terre » ; le poète Yves Bonnefoy, plus récemment, s'arrête encore gravement sur cette exclusion, aujourd'hui, de l'« imaginaire du sentiment qui accordait tant de prix aux choses de la nature » et qui avait si fortement marqué la poésie romantique, symboliste et même surréaliste : « Un goût pour l'approche abstraite des phénomènes, voire des êtres, a pris le pas sur de plus sensuelles, simplifiant celles-ci, les rendant plus élémentaires et plus brutales » (*Le Débat*, n° 54, 1989, p. 168). L'œuvre de Claude Simon, dans laquelle l'unité de la Présence est centrale, où l'Histoire et l'histoire du sujet – ainsi, en particulier dans *Les Géorgiques* (1981) et *L'Acacia* (1989) – se trouvent constamment reliées à la terre, aux saisons, aux paysages, serait, à cet égard, une exception reconfortante dans la littérature d'aujourd'hui.

Le panorama littéraire proposé ici ne constitue pas sans doute une liste de chefs-d'œuvre indiscutables ; pourtant, il est plus gai et plus diversifié qu'il ne l'aurait été il y a dix ans. Mais si la littérature des années soixante-dix a été plus aride, elle aura eu, selon certains, plus de qualités, elle aura été moins futile.

Le terme, qu'à la suite de la critique d'art (surtout américaine) et de certains philosophes (Lyotard, Habermas, Rorty), les médias adoptent souvent pour désigner cette période, qui est la nôtre, est celui de postmodernité. Si la modernité peut être définie comme cet immense projet, qui commence avec le XVIII^e siècle, d'une émancipation de l'autorité et de la tradition au nom de la raison – cette idée du progrès chère aux Lumières, présente dans toutes les idéologies –, la postmodernité se caractérise par contre par le discrédit qui frappe tout projet de ce genre, par le soupçon croissant par rapport à la rationalité.

La société postmoderne est une société plurielle ou l'Histoire (vraie, scientifique) se mélange avec les histoires (la fiction), où les instruments du quotidien envahissent les arts, et où les critères esthétiques traditionnels deviennent inopérants. Dans ces circonstances, on a l'impression que le climat intellectuel qui prévaut et qui détermine finalement, sinon la production, du moins la réception, l'accueil réservé aux œuvres littéraires, c'est celui de l'attente. La théorie astreignante qui permet de disposer les mots et les jugements selon certains critères, faisant encore défaut, toutes les contradictions sont supportables, tout est possible : le roman historique et l'expérience d'avant-guerre, le récit ésotérique et la confession intime⁴ ; tout est possible parce que tout est marqué par un léger vent d'inauthenticité. C'est l'attente propre à la condition postmoderne, c'est le silence après la perte de ce que Lyotard appelle les grands métarécits de légitimation⁵ qui permettraient non seulement de réunir les hommes, de fonder des communautés, mais encore de forger des théories. Les artistes ne se révoltent plus, ils ne brisent plus les idoles, notre attente ne ressemble plus à celle de Vladimir et d'Estragon : nous vivons dans une sorte d'apesanteur, joyeuse parfois, ludique le plus souvent.

Mais cette apesanteur finira, semble-t-il, par devenir pesante ; la légèreté systématique est insoutenable. Et partout devient manifeste – malgré le vertige trouble provoqué par les médias mais aussi grâce à eux –, la grande soif des valeurs, la volonté de redécouvrir les critères du bien et du mal. C'est du côté, en effet, des grands débats philosophiques⁶ qui secouent aujourd'hui les milieux intellectuels en France, en Allemagne et aux États-Unis, et qui englobent le politique, l'éthique, l'esthétique et le métaphysique, c'est de ce côté-là que viendra sans doute ce qu'il faut, tôt ou tard,

4. A propos des genres narratifs contemporains, et pour une bibliographie détaillée des ouvrages concernant la postmodernité, voir l'article de A. Kibédi Varga, « Le Récit postmoderne », in *Littérature*, n° 77, février 1990, p. 3-22, et, du même auteur, « Les Années quatre-vingts », in *Rapports/Het Franse Boek*, n° 4, 1990, p. 167-169.

5. Voir à ce sujet, J.-F. Lyotard, *La Condition postmoderne*, Minuit, 1979, p. 7 et 63. Par ailleurs, on trouvera l'essentiel des réflexions de Lyotard sur le postmoderne dans l'art dans les deux recueils *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Galilée, 1986, et *L'Inhumain*, Galilée, 1988. A propos de l'esthétique et de la culture postmodernes, on consultera encore Steven Connor, *Postmodernist Culture, and introduction to theories of the contemporary*, Blackwell, Oxford, 1989, et Wolfgang Iser, *Ästhetisches Denken*, Reklam, Stuttgart, 1990. L'ouvrage de Gianni Vattimo, *La Société transparente*, Desclée de Brouwer, 1990, propose une réflexion intéressante sur la postmodernité comme ère des « mass-médias ».

6. Pour une vue d'ensemble de ces débats entre Lyotard, Habermas et Rorty, voir deux numéros spéciaux de *Critique* : 456 (mai 1985) et 494-495 (juin-juillet 1988).

pour relancer la littérature. Comme l'écrit Jean-François Lyotard dans la phrase qui clôt *La Condition postmoderne* (1979) : « Une politique se dessine dans laquelle seront également respectés le désir de justice et celui d'inconnu ».

SOPHIE BERTHO.

Références

- Duras, Marguerite (1984), *L'Amant*, Paris, Minuit.
 Echenoz, Jean (1986), *L'Équipée malaise*, Paris, Minuit.
 Gracq, Julien (1961), *Préférences*, Paris, José Corti.
 Lyotard, Jean-François (1979), *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit.
 Morand, Paul (1922/1987), *Ouvert la nuit*, coll. « L'Imaginaire », Paris, Gallimard.
 Perec, George (1969), *La Disparition*, Paris, Denoël.
 Robbe-Grillet, Alain (1984), *Le Miroir qui revient*, Paris, Minuit.
 Robbe-Grillet, Alain (1987), *Angélique ou l'enchantement*, Paris, Minuit.
 Simon, Claude (1981), *Les Géorgiques*, Paris, Minuit.
 Simon, Claude (1989), *L'Acacia*, Paris, Minuit.
 Toussaint, Jean-Philippe (1985), *La Salle de bain*, Paris, Minuit.
Le Débat, les numéros 29 (1984), 54 (1989) et 60 (1990).
L'Infini, n° 19 (1987).
La Quinzaine littéraire, n° 532 (1989).